

Le Chat Murr

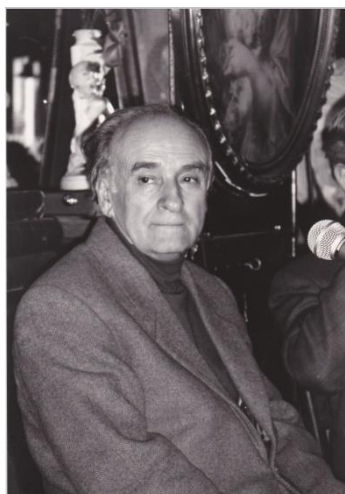


LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n°9 – juin 2016 ISSN 2431-1979

Il Gatto Murr ASPETTI DELLA LETTERATURA ITALIANA

Un dimanche avec
**Andrea
ZANZOTTO**

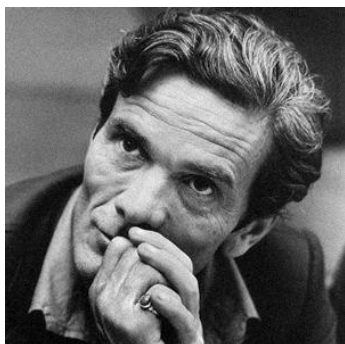


Andrea Zanzotto

10 avril 1994 © Dominique Hoizey

LIRE PAGE 2

**Pier Paolo
PASOLINI** écrivain
lu par Patrick MOUZE
invité du Chat Murr



Pier Paolo Pasolini

LIRE PAGE 2 - 4

Il y a 120 ans naissait

Eugenio MONTALE

Eugenio Montale (1896-1981), esprit libre, cultivait volontiers la satire. Le portrait qu'il brosse de « l'intellectuel » dans un petit texte des années 1950 ne manque pas de mordant : « L'intellectuel écrit des poèmes que personne ne lit et en conclut que notre temps n'est pas fait pour la poésie¹. » Il jouait déjà ce rôle de « poète anti-poète² », qui lui allait si bien, et que nous pouvons illustrer par un poème de 1975 se référant à un recueil édité par Arnoldo Mondadori en 1948, *Ossi di seppia* (*Os de seiche*) :

Voilà un demi-siècle
paraissaient les cuttlefishbones
me dit un étranger diplômé
désirant me complimenter.
Je voudrais l'envoyer au diable. Je n'aime
pas être casé dans l'histoire
pour quelques vers ou guère plus. Je n'aime
pas qui je suis, ce que je semble. Tout n'a été
qu'un quiproquo. Comment donc en sortir ?³

LIRE LA SUITE PAGE 2



Eugenio Montale © Corriere della Sera

L'odeur des brocolis, la saveur de la *pastiera*, le genêt du
Vésuve et les vers de Giacomo Leopardi
Le monde d'Erri DE LUCA

LIRE PAGE 4

Il y a 120 ans naissait Eugenio MONTALE SUITE DE LA PAGE 1

Ne demande-t-il pas dans un autre poème écrit quelques mois plus tard – il avait entre-temps obtenu le prix Nobel de littérature – qu'on le protège « contre ces fastes de farce/ qui m'ont introduit dans le Larousse illustré/ pour m'effacer ensuite/ de l'édition suivante⁴ ». Et n'a-t-il pas recommandé « de faire/ un beau feu de tout, de tout ce qui [le] concerne./ [sa] vie, [ses] faits, [ses] non-faits⁵ » ? Oublier Eugenio Montale ? Je ne peux pas. J'aime sa leçon de vie : « Certains aiment/ boire la vie goutte à goutte ou à la régalade (*a gocce o a garganella*) ;/ mais la bouteille reste la même, on ne peut/ la remplir une fois vide⁶ ». **NOTES** : 1. Eugenio Montale, « L'intellectuel », in *La poésie n'existe pas*, traduit de l'italien par Patrice Dyerval Angelini, « Arcades »/Gallimard, 1994. 2. Patrice Dyerval Angelini, in Eugenio Montale, *Derniers poèmes*, Gallimard, 1988, p. 10. 3. Eugenio Montale, *Derniers poèmes*, op. cit., p. 66-67. 4. *Ibid.*, p. 126-127. 5. Eugenio Montale, *Carnets de poésie 1971-1972*, traduit de l'italien par Patrice Dyerval Angelini, Gallimard, 1979, p. 222-223. 6. *Ibid.*, p. 116-117. **LIRE EUGENIO MONTALE** *Poésies* : I. *Os de seiche (Ossi di seppia)* II. *Les occasions (Le occasioni)* III. *La tourmente et autres poèmes (La bufera e altro)* IV. *Satura* V. *Carnets de poésie 1971-1972, poèmes épars*. Traduction de l'italien de Patrice Dyerval Angelini, Gallimard, 1966-1988.

Portraits & Souvenirs

Un dimanche avec Andrea ZANZOTTO

« Ah, domenica è sempre domenica » (« Ah, dimanche, c'est toujours dimanche »), dit le poète¹. Eh bien, non ! Le dimanche 10 avril 1994 ne fut pas un dimanche comme les autres. Ce jour-là, à Reims, le Café du Palais ouvrit ses portes habituellement closes pendant les heures dominicales au poète italien Andrea Zanzotto. On vint de Paris – Maurice Nadeau, Philippe Di Meo étaient là – pour ce voyage au cœur de l'idiome. Andrea Zanzotto raconta comment sa collaboration au *Casanova* de Fellini l'avait amené à écrire en dialecte, à œuvrer à la sauvegarde du *vecchio parlare*, du « vieux parler » que dans *La Veillée (Filò)* - la traduction de Philippe Di Meo ouverte sur les genoux, j'avais le doigt posé sur un vers, puis sur un autre, interrompant ma lecture que je reprenais après avoir levé les yeux un court instant, et ainsi de suite jusqu'au bout du poème – il apostrophe (« *Ma ti, vecio parlar, resisti* ») pour lui dire, bien que les hommes l'oublient sans s'en apercevoir, que

demain, sur la dernière branche, là au fond,
tout au fond des haies et des prés,
des oiseaux qui t'ont depuis longtemps appris
te parleront dans le soleil dans l'ombre².

Il filò è terminato (La veillée est terminée) – Andrea Zanzotto est mort le 18 octobre 2011 – mais je l'entends encore me souffler à l'oreille que *la vera lingua è in un'altra*⁴.

NOTES : 1. Andrea Zanzotto, *Du Paysage à l'Idiome*, anthologie poétique 1951-1986, traduction de l'italien par Philippe Di Meo, Maurice Nadeau/UNESCO, 1994, p. 64-65. 2. *Ibid.* p. 132-135. 3. *Ibid.*, p. 286-287. La véritable langue est dans une autre.

L'invité du Chat Murr

PASOLINI cinéaste et...romancier

Par Patrick Mouze

📖 Pier Paolo Pasolini, *Les Ragazzi*, traduit par Jean-Paul Mangarano, Buchet-Chastel, 2016
et *La Rage*, traduit de l'italien par Patrizia Atzei et Benoît Casas, Éditions NOUS, 2016

La mort tragique de Pasolini sur une plage d'Ostie, voilà quarante ans passés, donnerait à son œuvre un sens définitivement scandaleux. Deux parutions nous invitent à la revisiter en apportant un trait d'union à l'origine duelle de Pierre romancier par qui le scandale est arrivé et de Paolo cinéaste. *La Rage* nous offre la transcription des discours du film éponyme de 1963 dont l'originalité tient à un montage d'images d'actualités oblitérées par des lectures d'analyses sociales ou politiques, et de poèmes, le tout animé, dit Pasolini, par « mes raisons politiques et mon sentiment poétique » (p. 27). *Les Raggazi*, paru en 1955, est son premier roman, présenté ici dans une nouvelle traduction. Cet

ouvrage le conduit déjà aux Assises. Sans connaître les rapports du procès, il n'est pas difficile d'imaginer l'acte d'accusation : c'est un roman tout à fait amoral dont le réalisme vient essentiellement de la crudité du langage de ces « Mauvais Garçons ». Au risque de tomber dans les poncifs d'une impossible traduction, il faut constater que notre argot national ne peut rendre le dialecte romain de la version originale. Le traducteur (Jean-Paul Mangarano) a su, toutefois, relevé le défi en suivant les traces de Guyotat dans *Tombeau pour cinq cent mille soldats* (paru en 1967) plutôt que celles de *Zazie dans le métro* (paru en 1959) tant du point de vue lexical que syntaxique : « Les Ricains y z'étaient bons !... Moi y'm faisaient un peu enrager mais y faisaient ben mon affaire ! Mais les Polonais qu'ils s'aillent s'crève ! Z'étaient méchants mais pour de vrai, mauvais, tu sais ! Que si, j'me souviens qu'une fois j'étais à Toraccia, qu'on s'allait choper des trucs au camp des Polonais. » (p.57) Dans ces deux œuvres, le traitement de la langue est essentiel. D'un côté, on a des écrits privés d'images et de son ; de l'autre, principalement des dialogues transcrits, privés d'une parole singulièrement accentuée.

Cette chronique en forme de roman, comme le dit lui-même Pasolini, est composée surtout de dialogues. Car si Zola se documentait abondamment et allait sur place « pour voir », Pasolini, lui, plonge dans la fange des marais pontins, pour « écouter ». En 1947, il avait déjà écrit *Les Locuteurs* pour restituer l'anonymat du parler. En 1958, il commente sa méthode de travail ainsi : « En moi, écrivain, je ne peux que me faire imitation linguistique, témoignage, dénonciation, organisation interne de la structure narrative, selon une idéologie marxiste, lumière interne. Mais cependant la littérature qui vient à la rescousse de l'action, est édifiante, prospective. » Dans ce même article, il nous parle de l'équilibre nécessaire entre son inspiration sensuelle et stylistique et son inspiration naturaliste et documentaire.

Or, le documentaire qui ressort du cinéma, dans *La Rage*, est parasité, voire dynamité, par des genres de discours tels que l'analyse politique ou sociale, et des poèmes élégiaques ou épiques qui exposent, écrit-il dans un avant-propos, « mes raisons politiques et mon sentiment poétique », encore emprunts d'un certain enthousiasme pour l'URSS. Le jeu des genres correspond à un défilé d'images d'actualités hétéroclites comme la guerre de Corée, des inondations, un festival d'accordéon, Sophia Loren, l'arrivée de la télévision, la visite de la Pinacothèque de Rome etc. pour finir ce tour du monde par le tour de la terre de Gagarine : « Je monte au ciel, / avec un cœur simple, grand, / parce que grande est ma nation. » (p. 114). Comment ne pas penser à la « superbe langue rouge » que Maïakovski invoque dans son poème « L'Homme » ?

Dans *Les Ragazzi*, la langue reproduite est « rouge d'irritation ». Nous, lecteurs français, saisissons simplement les différences souvent antagoniques des diverses communautés qui composent le sous-prolétariat de la banlieue romaine par l'emploi d'interjections, d'injures, de sobriquets ou de surnoms tels que Ricetto, Cappellone, Caciotta etc. qui nous rappellent que, en dépit du Risorgimento, « l'Italie se fait encore d'elle-même ». Cette expérience immédiate, forcée dans un monde marginal, ne peut être rendue que marginalement autant par rapport à l'idéologie bourgeoise que marxiste. Son sujet ou, si l'on préfère, ses mauvais sujets ne montrent pas l'exemple. Voilà ce qui rend cette œuvre doublement scandaleuse. Le sous-prolétariat n'est pas solidaire, n'a pas une conscience de classe, ne possède pas d'idéal et se forge une individualité forcenée comme seule chance de survie. Aussi efficace que le désordre nécessaire de *La Rage*, la construction rigoureuse des *Ragazzi* nous le montre : on suit une bande de loubards de la période fasciste, en passant par l'après-guerre, jusqu'aux années cinquante. Chaque partie se passe alternativement le jour et la nuit, possède le rythme redondant de la chanson de Geste : si les gamins deviennent adolescents puis adultes, ils gardent et partagent les mêmes préoccupations : manger, baiser ; les mêmes activités : la fauche et l'arnaque, et les mêmes plaisirs : le bain et la drague. Le décor ne change pas : terrains vagues, casses, HLM en ruine ou inachevées, la rivière où se déversent les égouts ; autre permanence : le soleil et sa chaleur insupportable. Le récit commence par la mort d'une femme piétinée par une foule indifférente qui se livre à un pillage de grand magasin, et il se termine par la noyade d'un enfant à laquelle assiste, impuissant, Ricetto (le Frisé) « qui pleurait presque... » (p. 314). Celui-ci n'est pas à proprement parler le héros du récit mais son fil conducteur, comme le souligne Pasolini parmi « d'autres protagonistes-prétextes ». Morts et accidents jalonnent le récit : Marcello s'enfonce les côtes, Amerigo se suicide, Alduccio s'empale sur une grille, Alvaro devient aveugle et manchot, Moccioso (le petit Morpion)

subit le supplice du feu par ses camarades... Tout au long de ces années qui composent le texte, on s'aperçoit que les personnages ne changent pas de mentalité, ne mûrissent pas ; au début du récit, consacré à l'ère mussolinienne, les garnements ont déjà les mêmes réactions que les truands qu'ils vont devenir : « De temps à autre quelqu'un criait : « Cours vite, y a les Allemands », pour faire fuir les autres et tout voler seul. » Ils éprouvent, tout au plus, le respect de la force et craignent la Loi. Pas plus que la franche camaraderie, ils ne connaissent l'amour : quand Ricetto baise pour la première fois avec Nadia, elle lui fauche tout son père ! Ils se moquent des « pédés » et des « gonzesses ». Ils vivent de recels, de vols à la tire, de mendicité. Les rares qui travaillent ne résistent pas physiquement. De plus, ils sont mis sur la touche par le groupe. Ils n'ont pas le respect de la famille, encore moins celui de la religion. Tous les protagonistes de cette histoire sont donc fondamentalement amoraux. Ils n'évoluent pas. Ils restent accablés dans un décor aussi immuable que misérable : « Il faisait une chaleur qui n'était ni sirocco ni brûlure, mais seulement de la chaleur. C'était comme un coup de pinceau de couleur passé sur le vent, sur les murs jaunets de la bourgade, sur les prés, les charrettes, les autobus avec leurs grappes humaines aux portières. Une couche de couleur qui était toute l'allégresse et la misère des nuits d'été du présent et du passé... Dans les potagers qui restaient encore çà et là, regorgeant de légumes qui poussaient seuls bien gras comme dans le paradis terrestre, il n'y avait pas une goutte de rosée. » (p. 243)

Si *Les Ragazzi* nous signifie une réalité impossible à dépasser, *La rage*, huit ans plus tard, offre des perspectives d'un monde nouveau parfois avec une certaine naïveté mais, le plus souvent, non sans pressentiments comme à propos de la libération de la Tunisie : « Une mutation de l'histoire se prépare / qui amènera peut-être régression et corruption. » (p. 59)

Le monde d'Erri DE LUCA

📖 Erri De Luca, *Le plus et le moins*, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2016

Erri ? En fait, Harry, un bien étrange prénom pour un Napolitain comme De Luca ! Un jour, il le vit « écrit de la façon dont il se prononce ». Erri, donc ! « Ce fut un baptême, le deuxième, à sec cette fois-ci. » (p. 107) *Le plus et le moins*, ce sont d'abord des odeurs, celle des brocolis, le dimanche, qui « avait l'arrogance de l'encens » (p. 24), ou celle d'un « alléluia de *ragù* droit dans le nez » (p.25), ou encore celle du courage qui « pue la transpiration, le crachat, le sang, l'insulte et la prière, l'égout et la fureur » (p. 136). *Le plus et le moins*, ce sont le premier baiser « sur commande » (p. 92), le genêt du Vésuve, les bistrotts, « patrons, clients, patronnes qui m'ont nourri quand j'étais fauché et qui ont chassé ma tristesse quand j'en avais » (p. 118), la peur « de se mettre en route tous les jours avant l'aube » (p. 136), et ces « cinq hommes de l'islam [qui] avaient préparé un dîner de Noël pour quelqu'un sans credo » (p. 134). Et il y a

enfin les mots, cette « coulée de lave séchée », cette « brûlure tyrrhénienne [qui] parcourt les vers des derniers mois de la vie de Giacomo Leopardi » (p. 54). Pour Erri De Luca, le livre n'est pas une œuvre achevée, « mais un produit semi-fini. Et pour le finir, le temps de loisir d'un lecteur lui est nécessaire. » (p. 109) Prenez le temps de lire Erri De Luca.



Erri De Luca ©Marco Bertorello/AFP

LE CHAT MURR est le bloc-notes d'un lecteur enthousiaste qu'une relation passionnée avec la littérature a invité à créer, sous l'égide de l'écrivain romantique allemand E. T. A. Hoffmann et de sa créature, « un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées », pour partager ses lectures, au fil de l'actualité éditoriale ou événementielle, mais aussi au gré de ses humeurs et de ses rencontres. Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims.

<http://lechatmurr.eklablog.com/>